

STÉPHANIE DES HORTS

CAROLYN  
ET JOHN

ALBIN MICHEL



*À Joy des Horts,  
ma princesse mordorée.*

« Quelqu'un là-haut ne nous aime pas. »

Bobby Kennedy

À l'origine de toute dynastie, il y a un secret. Un mensonge, un crime. À l'origine de toute fortune, il y a une souillure. Le mythe, quelle imposture ! Quant à la postérité, elle est si décevante. Les jeunes générations expient les fautes de leurs aïeux en s'égarant dans des rêves bourgeois. L'ivresse précède la chute, puis vient la sidération.

Le tout jeune John Kennedy ne mesure pas son impuissance face au déferlement de la fatalité. Son premier souvenir, c'est le bruit de l'hélicoptère qui annonce le retour du père. Au lendemain de Dallas, Maud Shaw, sa nounou, lui offre un livre d'images d'aéroplanes. Et son oncle Bobby, une réplique miniature d'Air Force One. Les dés sont jetés, les rouages de l'engrenage se mettent en branle et la machine infernale s'enclenche. Dès 13 ans, John souhaite être astronaute. Cela fait rire son beau-père Aristote Onassis, Jackie beaucoup moins. Elle est bien la seule à sentir l'ombre maléfique planer sur ses enfants. Astronaute, pilote, c'est quitter la terre ferme, se rapprocher des dieux pour mieux les défier. Jackie a beau prier, implorer tous les saints, le destin de John est en marche. Alexandre, le fils d'Ari, promet de l'emmener dans son petit avion. Jackie entre dans une colère à faire trembler le Parthénon. Alors ils se cachent, ces deux

garçons qui n'ont aucun lien de sang, douze ans d'écart et qui s'aiment comme des frères.

– Voler rend libre, explique Alexandre Onassis au petit Kennedy. Aucun photographe, aucun jugement, aucune directive. Tu es maître à bord, seul face à l'immensité, moi j'appelle ça le bonheur absolu.

Il meurt le 23 janvier 1973, à 24 ans aux commandes de son Piaggio P136, en Grèce.

Évoluer dans la troisième dimension, quel rêve vertigineux ! Épouser l'air, accéder à un autre univers, ressentir audace et liberté en même temps. Être humble devant le cosmos. Se prendre pour un condor et se foutre pas mal de tout ce qui se passe en dessous. Maîtriser la machine pour atteindre la perfection, toucher le firmament, oui, voler pour John Kennedy est une évidence. Comme ça l'était pour son oncle Joseph Kennedy Jr, mort à 29 ans dans un bombardier qui explose au-dessus de Blythburgh en Angleterre. Et pour sa tante Kathleen, celle qui ressemblait à un écureuil et que l'on surnommait Kick. Son appareil frappé par la foudre, elle s'écrase avec son amant sur les monts ardéchois, elle n'avait que 28 ans. Le hasard n'existe pas, alors quoi, la malchance, le mauvais sort, vraiment ? Non, on appelle cela la malédiction des Kennedy.

Bénédition

## 1.

Il est né fils de roi, prince de la lumière. Il est de la race des seigneurs. On ne lui parle que de son père, son père, et encore son père. De sa mère aussi. Et du Grec. Il aimerait juste qu'on lui fiche la paix avec tout ça. Il dit le Président. Il dit Mummy. Il dit Ari. Il n'a aucun souvenir de John Kennedy, pas plus du *Resolute Desk*, ni du salut militaire le plus célèbre de l'histoire et encore moins des culottes courtes que sa gouvernante l'obligeait à porter. Peut-être quelques mots, une chansonnette : *Il est où le p'tit lapin, dis-moi, il est où ?* Mais qui est le petit lapin, lui-même ou une quelconque peluche feutrée ? Mystère. Il adore Jackie, elle le couve, le protège, le domine. Quant à Ari, c'était un merveilleux beau-père, et Skorprios, un paradis fabuleux où il a passé les plus belles vacances de sa vie avec son cousin Anthony Radziwill. Non, il n'a vraiment aucun souvenir de John Fitzgerald Kennedy. Dit JFK. Dit Jack. Dit le Président.

Il est gaucher, comme Napoléon et Churchill. Il se fait tatouer un trèfle sur l'avant-bras. Il a une passion pour les films de Woody Allen, mais déteste Mia Farrow, c'est un homme de goût. Il joue au frisbee depuis toujours. À Washington, à Capri, à New York, à Athènes. Il n'aime pas le métro, ne se déplace qu'à bicyclette, des pinces aux chevilles



et un béret français pour discipliner sa chevelure folle. Il la tient de son grand-père. Pas le truand, l'autre, le play-boy, celui qui ressemblait à Clark Gable, courait la gueuse et se noyait dans le bloody mary. Et lui, il ressemble à qui ? Il est magnifique, presque trop beau pour être vrai. On cherche la faille, on la cherche longtemps, on ne la trouve pas. Ce garçon est sensationnel à tous égards. Sa mère l'a élevé hors de la sacro-sainte famille et de ses principes mafieux. Sa mère justement, il a tout pris d'elle. Son côté aquilin, ses couleurs, son regard perçant. Oui, il a tout pris de sa mère et le meilleur de son père. La légende. C'est pas mal pour un seul homme. Il est dopé au macadam, accro à l'asphalte, en perpétuel mouvement. Il bouge, il court, s'élance, rien ne l'arrête. Petit, il était hyperactif, impulsif, c'est le docteur Becker qui lui a prescrit de la Ritaline. Il en prend encore.

Aujourd'hui, il faut choisir une université, et il fait fi des traditions. Oubliée Harvard, oubliée Yale, ce sera Brown. Sa mère proteste, le clan s'offusque, peine perdue. Heureusement, Brown fait partie de la très sélective Ivy League, un groupe de huit universités privées, parmi les plus anciennes et les plus prestigieuses de la nation. Excellence culturelle et élitisme social s'y côtoient, Jackie se laisse convaincre. Depuis peu on y compte des femmes, cela tombe bien, John les aime énormément. Dans ce campus historique et verdoyant, au centre même de Providence, dans l'État du Rhode Island, John rencontre celui qui restera son meilleur ami, Rob Littell, cent kilos, une allure de garçon de ferme, un traumatisme dû au suicide de son père et une confiance en soi propre aux survivants. Nous sommes en 1979, John a 19 ans. Il va passer quatre ans ici, ses plus belles années. D'ailleurs il semblerait que tout le monde le connaisse déjà. Au détour d'un bâtiment gothique dont les briquettes rou-

geoient sous le soleil d'automne, une fille court, trébuche et s'effondre dans ses bras. Elle se redresse, et lui offre le plus merveilleux des sourires.

– Oh, salut, Christina, s'enthousiasme John en la reconnaissant.

Christina Haag une liane aux longs cheveux noirs, au regard limpide et aux faux airs d'Ali MacGraw dans *Love Story*. Elle cherche son vélo partout, on le lui a encore volé, elle est agacée. Mais la colère tombe aussi rapidement que les souvenirs avec John reviennent. Ils se sont connus au lycée, c'était en 1975, elle avait 15 ans, lui 14. Depuis l'appartement de Jackie sur la V<sup>e</sup> Avenue, ils lançaient des bombes à eau qui tombaient cinquante mètres plus bas. « Touché ! » hurlaient-ils quand ils atteignaient un passant. Il était alors maigrichon et riait très fort, un adolescent comme un autre.

Aujourd'hui, immense, baraqué, lumineux, il n'est plus le petit garçon surprotégé par sa mère et son beau-père levantin. Loin de là. Il est détendu, simple, gourmand d'une vie normale.

– Je savais que tu étais ici et je me demandais quand j'allais te croiser, murmure-t-elle en reprenant son souffle. Nous nous reverrons. Je suis inscrite au cours de théâtre.

– Moi aussi, c'est formidable !

– Je me rappelle que tu adorais ça.

Elle le regarde un instant avant de dire :

– C'est fou ce que tu as changé.

– C'est la musculation ! lance-t-il en éclatant de rire avant de disparaître au coin d'une allée ombragée.

Quand d'autres ont investi The Rock, la bibliothèque ultramoderne financée par John D. Rockefeller, John et Pat Manocchia font du gymnase leur quartier général. Manocchia, un champion de hockey d'ascendance italienne, est un

adepte du bodybuilding. Cette nouvelle tendance qui fait fureur sera à l'origine de tous ses succès, professionnels et personnels. John a lui aussi le culte du corps et dévoile ses muscles parfaitement dessinés. Il entre et sort du sauna nu comme Adam, sans aucune pudeur. L'endroit est bientôt envahi par une kyrielle de jeunes femmes aux tenues aguicheuses. Collants colorés et bodys échancrés, mouvements suggestifs et regards langoureux, grands écarts et développement de pectoraux, ce n'est plus une salle de sport, mais un traquenard organisé. Et quand John égare sa clé de vestiaire, ce qui lui arrive régulièrement, elles se font toutes un plaisir de se mettre à quatre pattes pour chercher l'objet avec frénésie.

- Je l'ai, je l'ai ! s'écrie Cynthia.
  - Oh merci, répond John.
  - Je te l'échange contre un dîner en ville.
  - Avec joie, ma jolie.
- Et c'est ainsi tous les jours que Dieu fait.

Chambre 210 au deuxième étage à gauche du grand escalier en bois massif. C'est celle que John partage avec Rob Littell. Les filles se trémoussent devant la porte, certaines sont plus audacieuses que d'autres. Et tout particulièrement celle dont personne ne connaîtra jamais le véritable patronyme, mais qui restera pour l'éternité « Miss Crazy » ! Une blonde rondouillarde et plutôt vulgaire, à la valise fuchsia couverte d'étiquettes et ficelée avec du raphia. Elle vient du Maine ou du Canada, un trou paumé à la frontière. Elle a envoyé à John des milliers de lettres auxquelles il n'a pas répondu. Pourquoi ? « John Kennedy Jr à New York aux bons soins de Jackie Kennedy Onassis », ce n'est pas sorcier tout de même, cela devrait arriver ! Dépitée, Miss Crazy saute dans un bus Greyhound avec sa malle rafistolée, et

parvient sans encombre à Providence. Les explications ne mènent à rien, donc elle va à l'essentiel. Ah le bon sens provincial ! Et la bouseuse s'installe dans la chambre 210. Elle réorganise l'intérieur, entasse les vêtements de Littell dans des sacs-poubelles, les sort sur le palier, avant de les faire glisser le long de l'escalier. Puis elle s'attaque aux souliers, il y en a énormément, lourds, de bonne facture et parfaitement cirés. Elle ramasse les affaires de toilette, qu'elle jette dans une pаниère, et vide les flacons de parfum dans le lavabo. De John, Miss Crazy connaît tout, elle a dévoré les tabloïds, sait qu'il ne porte que *Vétiver* de Guerlain ou *Eau Sauvage* de Dior. Un homme sensuel et puritain, selon elle.

En rentrant de son cours d'économie, Rob Littell se trouve nez à nez avec la courtaude en nuisette, en train de piétiner son smoking.

– Mais qu'est-ce que vous faites ?

Interloqué, il jette un coup d'œil rapide et comprend l'étendue des dégâts. Son placard regorge de tenues frou-frouteuses, la fermière y a pendu ses oripeaux et étalé son maquillage de supermarché. Furieux, Littell détaille à la recherche de ses effets, et remonte les bras chargés. Miss Crazy occupe l'encadrement de la porte, ses bras potelés bien ancrés à la taille.

– Vous déménagez, vous, c'est ma chambre, déclare-t-elle.

Littell est abasourdi. La fille a un de ces culots ! En plus elle est vilaine. Mais enfin, pour qui se prend-elle ? Elle poursuit :

– Je vais épouser John Kennedy. C'est inscrit dans les tarots. J'ai le canal, ma mère m'a transmis le don. Ma granny aussi. C'est de famille. Qu'est-ce qu'il a, à me regarder comme ça, l'imbécile ? Oui, le canal relié directement à l'invisible ! On peut rien contre le destin.

Après un instant de stupeur, il se reprend et fulmine :

– Mais vous êtes complètement cintrée, vous ! Allez, dehors ! Tirez-vous d'ici !

– Je vais l'épouser, je vous dis.

Il essaie de l'extirper de l'appartement, mais elle résiste. Et puis elle est lourde, la grosse. Un attroupement se forme dans le vestibule, on s'esclaffe bruyamment, on se moque de la pauvre fille. Pas le moins du monde troublée, elle repousse énergiquement Littell. Incroyable, la force de l'amour. Le pauvre Rob en a sa claque de la cinglée, et reconnaît avec soulagement le pas énergique de son meilleur ami. Le salut est proche, à moins que cela ne soit l'apocalypse.

– Enfin, John, te voilà ! Cette folle a vidé...

– John, oh John, les cartes avaient raison, je t'aime tant. Viens mon chou, viens, je suis en train de te confectionner un nid extraordinaire. Ce monsieur est odieux et ne me facilite pas les choses, mais...

Sans l'ombre d'un ressentiment, John saisit la jeune femme par le bras et l'entraîne en badinant hors de la chambre jusqu'au bureau chargé de la sécurité. Il lui accorde un baiser sur la joue, promet de prendre de ses nouvelles, puis réintègre ses pénates.

– Tout est arrangé, mon vieux, annonce-t-il en pénétrant dans la chambre 210.

Mais au moment où il va s'affaler sur sa couche... il y retrouve, sidéré, Miss Crazy. La demoiselle a échappé aux gardiens de l'université et s'est glissée dans son lit. Elle soulève le drap et tapote à côté d'elle, un bout de langue pointue émerge entre ses lèvres lilas. Trop c'est trop. La direction de Brown appellera les parents de la jeune fille et on la fera monter de force dans un car à destination du Maine. Quant à la sécurité, elle sera renforcée en bas de la maison habitée par John et une faction sera établie devant l'entrée. Pas facile, la vie de tombeur pour dames !

Le jeune homme n'est pas au bout de ses peines. Il n'a jamais d'argent liquide sur lui. Parce qu'il le perd. Parce qu'il ne fait attention à rien. Parce qu'il est habitué à être servi. Qu'il abandonne ses pantalons en boule au sol, laisse les portes de placards ouvertes, ainsi que les robinets. Cela énerve Rob qui joue les nounous. Cela amuse Pat qui en tire le meilleur parti possible. Attablé dans un restaurant napolitain de Federal Hill, le quartier italien de Providence, John Kennedy établit un chèque de cent dollars à l'ordre de Pat Manocchia qui lui tend les billets correspondants.

– Pat, s'étonne John, en repoussant en arrière sa tignasse bouclée, depuis six mois je te donne des chèques en échange de cash, mais tu ne les encaisses jamais.

– Ne t'inquiète pas pour moi, répond Manocchia en tapant sur l'épaule de son ami, je suis gagnant à tous les coups. Je les vends le double de leur valeur à tes admiratrices.

– Quoi ? s'étonne John.

– C'est un autographe comme un autre !

– Explique-toi, poursuit Kennedy en se calant dans sa chaise.

Les poings serrés dans ses poches, il ne sait pas s'il doit en rire ou en pleurer.

– Elles l'encadrent, mon pote. Elles le mettent sous verre avant de l'accrocher dans leur salon. Avec ta photo à côté.

– Un chèque de cent dollars ?

– Non, un chèque signé John Fitzgerald Kennedy Jr. Tu es une star, mon vieux.

– J'ai jamais rien fait pour ça.

– Tu es charismatique, rayonnant, tu es le fils de. Tu es John Kennedy, la côte Est t'appartient, un jour ça sera le pays tout entier. Certes tu n'as rien fait pour ça, mais ton avenir est là. Le monde entier en est persuadé. Tandis que moi, pauvre

immigré italien, avec un père dans la mafia et une mère à la cuisson des spaghettis, je n'ai que le crime pour horizon ! Au fait, un chèque de cent dollars se vend cinq cents ! Tu vois, le Rital s'en sort pas mal.

– Mais cela dure depuis combien de temps ?

– Depuis que je te connais. Elles sont ravies, et pour toi, c'est tout bénéfique, les chèques ne seront jamais tirés !

Un soir d'hiver, ils s'en vont dîner à Boston. Pat Manocchia, Rob Littell, John Kennedy et son cousin Timmy, le fils d'Eunice Kennedy et de Sargent Shriver. Mais la tempête se lève, le blizzard s'en mêle et les routes sont bientôt impraticables. Quatre étudiants de 22 ans s'en donnent à cœur joie et font une bataille de boules de neige épique. Quatre gamins écervelés. Des clés perdues, un portefeuille qui s'ouvre inopinément, le froid de plus en plus vif, il faut penser à passer la nuit quelque part. Pourquoi pas au Boston Park Plaza, dans le quartier des théâtres ? C'est une adresse réputée. Le hall est immense, les dorures ressortent sur le stuc blanc, c'est à la limite du mauvais goût. Il y a un monde fou, des pin-up au décolleté vertigineux, des femmes couvertes d'or, des hommes pressés, des liftiers, des soubrettes, des chariots de bagages griffés, cela s'agite en tous sens, on se croirait dans un aquarium rempli de piranhas. Rob Littell a un chéquier, mais pas de papiers d'identité. Pat Manocchia a bien son passeport, mais pas un cent vaillant. Timmy Shriver possède vingt dollars. Quant à John Kennedy, il n'a rien. Et le réceptionniste, lui, n'a aucun sens de l'humour face à ces idiots frigorifiés.

– Messieurs, si la carte d'identité ne correspond pas au nom sur le chèque, je ne peux la prendre en considération.

– Il y a de l'argent sur ce compte, téléphonez à la banque.

– La banque est fermée à cette heure-ci. Et ce chéquier peut être volé.

– J'ai l'air d'un voleur ? s'insurge Pat Manocchia.

– Oui.

– C'est son côté italien, estime John Kennedy, esquissant un sourire bon enfant.

– Monsieur, nous avons perdu les clés de la voiture, nous ne pouvons retourner à Providence, et la température est polaire, essaie Rob Littell.

– Prenez un taxi.

– Les taxis n'acceptent pas les chèques.

– Messieurs, vos problèmes d'intendance ne me concernent guère. Au revoir, déclare le sinistre individu en plongeant la tête dans un dossier imaginaire.

Ils font grise mine en ressortant, ces garçons des beaux quartiers, et explorent le trottoir à la recherche des clés de voiture. En vain. Il gèle à pierre fendre. Mais pourquoi Littell, Manocchia et Shriver fixent-ils John avec tant d'insistance ?

– Bon, d'accord, fait-il en haussant les épaules, j'ai compris, j'y vais.

Il passe à nouveau la porte à tambour de l'établissement, fait un tour pour la gloire, ramasse l'étole d'une intrigante qui le remercie d'un sourire coquin, puis se dirige vers le comptoir d'un pas résolu. Le réceptionniste le fusille du regard :

– Nous n'avons pas de chambre, monsieur, je vous l'ai déjà signifié, et vos chèques sans provision, non merci.

– Mais mon copain aimerait tout de même discuter avec le directeur, essaie Manocchia qui le suit de près.

– Cela tombe bien, le voici.

Un homme pincé aux ongles manucurés s'avance. Ses lèvres sont inexistantes, c'est un poisson froid dans un complet sombre trop serré. Il fixe les étudiants sans les voir.



John repousse ses mèches folles, souffle dans ses mains pour les réchauffer, puis plonge ses yeux dorés dans ceux du nouveau venu.

– Je pense que si vous me laissez appeler ma mère, vous seriez heureux de nous recevoir, monsieur.

– Pardon ?

– Puis-je utiliser ce téléphone ?

– Je vous en prie.

Le veilleur de nuit toussote, le directeur est troublé. Il y a quelque chose chez ce jeune homme... Et John de composer le numéro de Jackie en espérant qu'elle soit bien chez elle à minuit, et surtout de bonne humeur. Elle décroche.

– Mummy, pardonne-moi, mais nous sommes coincés à Boston pour la soirée, et que te dire ? Le Park Plaza refuse d'accepter le chèque de Rob. Timmy n'a pas grand-chose sur lui. Quant à Pat, tu le connais, il fait tellement mauvais genre... Peux-tu avoir la bonté de... Oui je lui dis, merci, Mummy chérie.

Il pose la main sur le combiné et, s'adressant au directeur derrière le comptoir :

– Monsieur, ma mère aimerait vous dire un mot.

Intrigué, l'homme se saisit de l'appareil, écoute pieusement son interlocutrice, puis se raidit soudain, comme s'il se mettait au garde-à-vous. Il devient blême, puis rougit et se détend enfin.

– Bien entendu, madame, oui, madame Kennedy... Je vous en prie... C'est un honneur, madame Kennedy, oui, madame Onassis, bien entendu.

Il raccroche, fusille du regard le veilleur de nuit, puis se tourne vers le tableau et attrape une clé.

– Le Park Plaza de Boston est heureux de vous recevoir, monsieur Kennedy. Vos amis et vous-même serez logés dans la suite présidentielle. C'est le moins que je puisse faire. Je

vous prie de m'excuser encore pour ce terrible accueil, mais je ne vous avais pas reconnu. Pardonnez-moi, monsieur Kennedy, mais avec vos cheveux longs, je vous ai pris pour un hippie, et j'abhorre les hippies. Ils sont nocifs pour notre société. Me voici mortifié. Honteux. Comment me faire pardonner ? Vous ne pouvez imaginer ce que votre visite signifie pour moi. Et, non, je n'accepte pas votre chèque. Je suis un fervent démocrate, catholique de surcroît. Ma chère mère, Dieu protège son âme, et mon père se sont mariés dans l'église en granit de Limerick. La chambre vous est offerte par la direction, le restaurant vous a réservé sa meilleure table, notre œnologue est à votre disposition ! C'est un honneur de vous recevoir à Boston. Vive l'Amérique, monsieur Kennedy, nous croyons en vous !

Avant de s'endormir dans la suite à dix mille dollars, John se tourne vers Rob Littell.

– Pourquoi il m'a dit : Nous croyons en vous ? Qu'est-ce que j'ai à voir avec ce type ?

– Enfin, John, ouvre les yeux, atterris, mon pote ! Ils voient tous en toi le futur président des États-Unis, il serait temps que tu en prennes conscience !

À Brown, les filles se succèdent dans la chambre 210. La scolarité de John est au beau fixe, et Jackie rassurée. Voici Jenny, la fille d'un grand chirurgien d'Albany. Elle part bientôt étudier la psychologie à Harvard et laisse la place à Sally Munro, une étudiante en histoire, dont la richissime famille finance le Parti démocrate. Cette beauté brute est le portrait craché de Caroline Kennedy, la grande sœur adorée de John. Tiens, c'est Brooke Shields qui débarque. Seize ans. Actrice et mannequin, elle souhaite suivre des cours à l'université, John lui fait faire le tour des lieux. Ainsi que de sa chambre. Allez savoir pourquoi elle choisit Princeton finalement.

Un beau jour, Jackie reçoit une invitation pour une représentation théâtrale. Elle ne sait pas que son fils en suit les cours, il s'est bien gardé de le lui apprendre, il connaît sa haine pour tout ce qui a trait au show-business. John souhaite entrer à Juilliard, une école d'art dramatique très réputée. Il est excellent, ça, tout le monde s'accorde à le reconnaître. Que cela soit son professeur John Emigh ou Christina Haag, avec qui il répète régulièrement. Ensemble, ils jouent *Volpone*, la pièce de Ben Jonson. Puis *Henry V* de Shakespeare.

– Pourquoi as-tu choisi le théâtre, John ? interroge John Emigh.

– J'aime les masques.

– Un peu de Brando et beaucoup de Nicholson, tu as un don. Persévère.

– Ma mère va venir, vous pouvez lui garder une place au premier rang ? Il va falloir la persuader d'accepter ma candidature à Juilliard, et ça ne va pas être simple. Mummy est grande et brune, elle porte toujours des...

– Je sais à quoi ressemble Jackie Kennedy, mon cher John, répond le professeur Emigh.

Sauf qu'elle ne viendra pas. Ni pour Ben Jonson, ni pour Shakespeare, encore moins pour son fils. Cela affecte John qui continue à se cacher derrière ses rôles. Un masque, dissimulé à jamais, c'est ce qu'il souhaite le plus au monde. Devenir quelqu'un d'autre, surtout pas celui qu'ils attendent. Toutes ces filles, ces directeurs d'hôtel, ces chauffeurs de taxi, ces professeurs, tous ces inconnus qui ont décidé une fois pour toutes qui il était. Non, cette fichue postérité, il n'en veut pas !

– Et pourtant, tu l'auras ! déclare-t-elle en tapant du poing sur la table marquetée, dans son somptueux appartement au quinzième étage du 1040 de la V<sup>e</sup> Avenue à Manhattan.

La vue sur Central Park et le Reservoir est à couper le souffle. Jackie a tous les pouvoirs, elle est sa mère. Elle mène la danse depuis si longtemps. Elle s'est joué des Kennedy, elle a mis l'Amérique à ses pieds, puis l'a envoyée bouler à l'autre extrémité de la Méditerranée. Elle a sauté dans un jet privé, érigé une muraille autour d'une île grecque, pris des bains de soleil toute nue et adoré ça. Quand elle s'est lassée de son milliardaire au goût douteux, elle l'a piétiné, abattu, puis est revenue couverte de diamants et de visons. Depuis, elle règne. C'était une icône, elle s'est muée en madone. Elle est intouchable.

Alors, John, le théâtre, tu y as cru vraiment ? Elle met un veto à tout ce qu'il effleure, elle filtre ses conversations téléphoniques, elle le couve, il n'en peut plus. Il est beau, il est blême, il a les cheveux bouclés et le visage couvert de taches de rousseur, il a envie d'être n'importe qui sauf lui-même.

– Mais tu as peur de quoi, Mummy ? Laisse-moi vivre ma vie !

– J'ai peur de la malédiction, mon fils, l'Amérique dévore les Kennedy !

– Pas moi, je ne suis personne.

– Surtout toi ! Tu es le dernier des nôtres, et le monde entier le sait. Et tu oses évoquer le théâtre ! s'exclame Jackie, glaciale. Attends-toi au pire, mon chéri. Je ne te donne pas deux ans avant qu'un réalisateur véreux vienne te proposer le rôle de ton père ! Souviens-toi, trois balles dans le corps, sa cervelle sur le coffre de la Lincoln ! C'est ce que tu souhaites ?

Non. Non, pas ce père dont il n'a aucune mémoire. Il ne connaît ni le son de sa voix, ni son odeur, ni la douceur de sa peau. Cette manière qu'il avait de le serrer dans ses bras, il ne s'en souvient plus. Il a consulté toutes les images d'archives, même celles qu'on lui a interdites. Il a vu les photos à Hyannis

Port et celles sous le *Resolute Desk*. Il a vu les films en Virginie et ceux dans le jardin de la Guerida à Palm Beach, mais cela n'évoque rien pour lui. En revanche, le vacarme assourdissant de l'hélicoptère le bouleverse, ça le fait frissonner. Il en a des palpitations, il est transi d'excitation. Cela signifie qu'il arrive. Cette sensation est si prégnante qu'il ne sait comment la définir. Le bourdonnement du moteur se rapproche, plus fort, hypnotique. L'insecte vrombit, le ballet des pales fend l'air, charriant feuilles et brindilles, il est là, il vibre de tout son être. Et cette impression folle qu'une porte va s'ouvrir et que c'est l'amour qui jaillit broie tout sur son passage, que son père arrive, et qu'un petit garçon se jette dans ses bras... John Kennedy souffre le martyr.

Le 6 juin 1983, il reçoit son diplôme de Brown. Il porte un jean blanc et des bottes de cow-boy sous la toge réglementaire. Il avance avec les autres étudiants de sa promotion et repère sa mère dans la foule des familles, aux côtés de sa sœur Caroline et de son cousin, Anthony Radziwill.

– Hey Mummy !

Elle lui fait signe de lever les yeux. Sa main en pare-soleil, il penche la tête en arrière et aperçoit un petit avion dessiner dans le ciel : « *Good Luck John !* »

En dépit du sang qui coule dans ses veines, de sa mère et des paparazzis, il n'est pas un héros, ne fera jamais rien en ce sens, il n'en a pas le désir. Il veut juste être quelqu'un de bien, et ça, tout le monde s'en moque. Il est temps de passer aux choses sérieuses. Cela sera le droit, puisque l'art dramatique lui est interdit. Il se spécialise dans l'économie politique, vote démocrate évidemment, même s'il n'est pas convaincu par Jimmy Carter, qu'il considère comme un piètre vendeur de cacahuètes. Celui qui le fascine, c'est Reagan, avec son

éloquence, sa stature, cette manière qu'il a de tout mettre en scène. Quel parcours, un véritable chef de guerre ! Il est tenté de le suivre plutôt que de mettre ses pas dans ceux de son oncle Ted, mais ça, il ne peut l'avouer à personne. John a toujours adoré les westerns.

Il s'installe à New York avec Rob Littell, dans un appartement de la 86<sup>e</sup> Rue, tout près de Riverside Park. Il y a une chambre immense et une autre minuscule, alors ils alternent tous les six mois. Ils sont pris dans une vie effrénée. Le lundi, c'est le jour du China's Club. Le mardi, ils vont chez Nell's. Le mercredi, c'est la fête au Roxy. Le jeudi, ils se retrouvent à Beach Street dans la boîte de leur vieux copain Sasha Bardett. Le samedi, c'est le Pyramid Club. Et le dimanche, John court à Central Park, vingt kilomètres en petite foulée.

Un matin d'hiver, assis sur les marches de l'immeuble en train de lacer ses baskets, John croise une blonde incandescente aux yeux bleu glacier. Il la fixe, se lève, bafouille, trébuche, mais elle passe au travers de lui, il n'existe pas. C'est bien la première fois que ça lui arrive.

– Bon Dieu, mais qui est cette fille ?